

PETER LION

LE SAINT NICOLAS  
AMÉRICAIN

**Peter Lion**  
**LE SAINT NICOLAS AMÉRICAIN**  
**AMERICAN ST. NICK**

© 2015, 2019, 2021 Peter Lion  
Tous droits réservés

Première publication:  
ISBN: 978-0-578-48174-6  
Publié par TFE Publishing, PO BOX 314, Canton, CT 06019  
Distribué par TFE Publishing, [www.TFEPublishing.com](http://www.TFEPublishing.com)

Première édition 2025  
Traduction: Carole Soffiaturò



Nedvision Publishing, Assen, Pays-Bas  
[nedvision.com](http://nedvision.com) [info@nedvision.com](mailto:info@nedvision.com)  
ISBN 9789083634869

© 2021 Conception de la couverture &  
mise en page de base: Dick van der Zee

*Aucune partie du présent ouvrage ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans les cas autorisés par la loi sur le droit d'auteur.*

# Table des matières

	Carte du Grand-Duché de Luxembourg .....	5
Chapitre 1	1977 .....	7
Chapitre 2	.....	13
Chapitre 3	.....	20
Chapitre 4	1944 .....	28
Chapitre 5	.....	36
Chapitre 6	.....	50
Chapitre 7	.....	59
Chapitre 8	.....	67
Chapitre 9	.....	79
Chapitre 10	.....	87
Chapitre 11	<b>Juillet 1977</b> .....	114
Chapitre 12	.....	123
Chapitre 13	.....	128
Chapitre 14	.....	139
	<b>Galerie de photos des festivités de la Saint Nicolas de 1977</b>	
	<b>jusqu'à 2014</b> .....	142
Chapitre 15	.....	152
	<b>À Noter</b> .....	158
	<b>Commémoration à Wiltz 2019</b> .....	161
	<b>L'Incident de Colmar</b> .....	165
	<b>À Propos de l'Auteur</b> .....	170
	<b>Des Éloges pour American St. Nick</b> .....	171

Aux membres de la 28ème Division d'Infanterie:  
ROLL ON! (EN AVANT)

À tous ceux qui ont servi.

Aux gens de Wiltz pour ne jamais avoir oublié.

Et à vous tous pour vouloir connaître la vraie histoire.

«Si le Luxembourg reste en place pendant mille ans, nous serons toujours reconnaissants aux soldats américains et à leur nation très courageuse et vaillante, qui ont donné leur sang pour que nous puissions vivre dans une Europe libre.»

–Père Victor Wolff (1977)





# Chapitre 1

1977

«Le plus surprenant, c'est qu'on n'était pas tous tués,» il murmura en poussant un gros soupir. À travers une légère pluie qui tombait depuis le matin, mais qui commençait à se calmer avec l'arrivée du soir, il sonda la forêt dense qui l'entourait, surpris par le peu de changement qu'il voyait. Le sol de la forêt, illuminé seulement par des soupçons de lumière même pendant les jours les plus ensoleillés, était couvert d'aiguilles de pin, de fougères effilées et de branches mortes d'anciens pins qui frôlaient le ciel à 90 mètres ou plus. Chacun représentait un témoin vivant du passage du temps dans ces bois que Frank McClelland était venu visiter aux alentours de Doncols au Grand-Duché de Luxembourg. Il était venu pour se rappeler son vécu, certes, mais aussi pour oublier. Il était venu en espérant trouver la réponse à une question qui s'était cachée dans un coin de sa mémoire, cachée oui, mais jamais complètement oubliée, pendant plus que 30 ans.

Frank était un homme solide dont les 62 ans ne se montraient pas dans sa large carrure, mais plutôt dans ses cheveux noirs qui s'éclaircissaient et s'entremêlaient de mèches blanches et dans son visage rond et pugnace, avec une paire de lunettes rectangulaires en métal doré sur la pointe du nez. Comme la distance entre le passé et le présent de la guerre augmentait, Frank se posait toujours la question s'il aurait pu faire autre chose, n'importe quoi, sous le froid mordant de cette journée de décembre enneigée. C'était une question qui lui avait causé beaucoup de peine chaque fois qu'il se l'était posée au cours des années, avec le temps qui essayait mais échouait de guérir ses blessures émotionnelles et physiques. Frank était conscient qu'il ne trouverait pas la réponse sans aller 'là-bas', sans être 'là-bas' et se retrouver dans ces bois 'là-bas' de nouveau. Il savait que s'il pouvait retourner à ce rideau d'arbres dans cette partie de la forêt, cela lui permettrait de retourner

également dans le temps, tranchant à travers les couches des années jusqu'au mois de décembre 1944, quand le sergent Frank McClelland, âgé de 29 ans, faisait sortir un petit groupe de MP\* et de soldats de la ville de Wiltz pour la dernière fois.

Les MP, les derniers de l'arrière-garde de la 28ème Division d'Artillerie américaine, avaient reçu l'ordre de tenir la ville aussi longtemps que possible contre l'attaque de l'armée allemande afin de gagner du temps pour le reste des soldats qui se retiraient vers l'ouest. Après que la ville était vidée, Frank et ses hommes devaient avancer sur n'importe-quelle des routes à leur disposition à travers la forêt des Ardennes, ainsi devançant les Allemands qui avançaient à grande vitesse et se dirigeant vers le point de rassemblement à Bastogne en Belgique, plusieurs douzaines de kilomètres à l'ouest.

C'était le début de la dernière offensive allemande majeure de la Deuxième Guerre mondiale, une offensive que le commandement militaire allié avait jugée très peu probable. Ils croyaient que l'armée allemande était sur la défensive, se retirant vers l'Allemagne et fortifiant leurs défenses pour une dernière résistance contre une poussée des Alliés. La chute de Berlin et la fin de la guerre étaient imminentes. Des rumeurs circulaient parmi les troupes qu'il y avait une petite chance d'une fin de la guerre avant Noël, mais à coup sûr avant le Nouvel An.

Ce que la commande militaire ne leur avait pas dit, c'était que les services de renseignement de l'armée avaient des informations indiquant le contraire, des informations indiquant le rassemblement massif de troupes allemandes dans les Ardennes. Les commandants au quartier général de la division avaient également ignoré des informations provenant des gens du coin qui vivaient en proximité des lignes de front. Des membres de la population locale avaient été détenus, interrogés par les Allemands et puis relâchés. Ils avaient risqué leur vie pour communiquer aux Américains ce qu'ils avaient témoigné - le rassemblement de troupes, de blindage et d'artillerie derrière les lignes allemandes - mais on croyait que ces informations étaient peu fiables et les ignorait donc.

C'était ici, sur ces collines luxembourgeoises, le long d'une première ligne de 50 km qui était peu protégée par les troupes américaines, que les Allemands lancèrent une contre-attaque complètement inattendue. Ils poussèrent à travers les lignes américaines poreuses avec comme but Anvers, dans l'espoir de créer un fossé entre les forces alliées. La *Battle of the Bulge* (la Bataille des Ardennes) avait commencé. Dans les six semaines de bataille qui suivaient, plus d'un million d'hommes s'engageaient dans une lutte qui allait les avancer jusqu'à 100 kilomètres dans le territoire tenu par les Alliés. Cette bataille devenait vite la plus grande et la plus saignante bataille de la guerre, avec 89,000 victimes américaines dont 19,000 morts et plus de 47,500

\* MP = *Police Militaire*



*La 28ème Division d'Infanterie en train de patrouiller les rues pour trouver des tireurs d'élite allemands à Percy, Le soldat à droite avec son dos vers la caméra est le sergent Frank McClelland.*

*Photo: La 28ème Division d'Infanterie pendant la Deuxième Guerre mondiale.*

blessés. Les pertes allemandes étaient encore plus élevées avec environ 100,000 soldats morts, blessés ou portés disparus. En addition plus que 3,000 victimes civiles étaient tuées, dont beaucoup étaient exécutées pour avoir aidé les Américains. Pendant que la bataille faisait rage, grand nombre de villes et villages de la région étaient réduits à des tas de débris fumants.

À Wiltz, le quartier général de la 28ème division fut envahi par la tête de l'armée allemande. Pendant quelques-unes des batailles les plus féroces de la guerre, Frank et les autres MP, en compagnie d'une poignée de soldats qui avaient offert de les soutenir, tenaient la ville jusqu'au matin du 20 décembre. Quand Wiltz fut finalement vidée de troupes et de personnes civiles qui voulaient partir avec les troupes américaines, le Sergent McClelland et ses hommes se rassemblèrent derrière un char blindé léger pour quitter Wiltz avant l'attaque allemande imminente.

Ils avaient avancé d'environ deux kilomètres vers Bastogne quand une troupe de reconnaissance allemande les aperçut. Les Allemands ouvrirent le feu et invalidèrent le petit char avec une fusée d'une arme antichars

Panzerfaust. Du feu de mitrailleuses et de petites armes suivait, et Frank et les autres étaient forcés de se disperser en se cachant dans les forêts denses des collines.

Pour le reste du jour et pendant une partie de la nuit, les hommes réussissaient à éviter les troupes allemandes en avançant lentement et sans bruit à travers les bois. D'abondantes chutes de neige et des couvertures de brume épaisses les ralentissaient, mais leur offraient en même temps de la protection supplémentaire. Le lendemain, la même neige et le même brouillard qui avaient aidé à cacher les MP les dirigeaient maintenant tout droit vers une unité de soldats allemands. Les conditions météorologiques avaient caché les Allemands si bien que Frank et ses hommes ne voyaient ni entendaient les Allemands jusqu'à ce que ces derniers commencèrent à crier et ouvrirent le feu. La forêt normalement si paisible explosa. Frank et les autres se jetèrent instinctivement par terre pour se couvrir. Des balles firent grésiller la forêt, brisèrent en éclats les arbres et répandirent des touffes de boue et de neige. Quand les tirs s'arrêtèrent soudainement, Frank entendit quelqu'un crier en allemand. Il leva prudemment la tête et aperçut plusieurs soldats allemands qui s'approchèrent à travers la brume, la fumée et les arbres. Les Allemands crièrent des ordres pendant qu'ils avancèrent lentement, leurs armes visant les MP. Bien qu'il ne comprenait que quelques mots et phrases allemands, Frank savait qu'on demanda à lui et à ses hommes de capituler. Il regarda autour de lui pour voir comment les autres hommes allaient. La plupart avaient simplement l'air effrayé et confus, mais deux d'entre eux ne bougeaient plus, et la neige autour de leurs corps commença à fondre et à se colorer de taches brun-rougeâtre. Frank observa de nouveau les Allemands qui s'approchèrent avec leurs armes prêtes à déchirer les Américains. Comme leur situation était désespérée, Frank baissa la tête et respira profondément pour bien saisir les parfums de la neige fraîche, de la terre humide et de la cordite. Doucement il se mit à genoux, déposa sa mitrailleuse Thompson à ses côtés et leva les bras avec prudence, sans oser respirer. Il ne dit rien quand il capitula. Ses hommes se regardèrent l'un l'autre pendant quelques instants suspendus dans l'épaisseur du temps, et puis ils imitèrent les actions de Frank.

À partir de ce moment, les hommes, qui étaient maintenant des prisonniers de guerre (POW), furent conduits à travers le paysage luxembourgeois et de suite plus profondément sur des territoires en mains allemandes. Ils n'avaient pas de nourriture et très peu d'eau et ils mangeaient de la neige pour garder leur force et le moral. À la tombée de la nuit, les soldats glacés, affamés, assoiffés et épuisés se retrouvèrent dans une grange non loin du petit village de Nocher. Après plusieurs heures à la grange, les Allemands commencèrent à interroger les soldats américains pour essayer de récolter toute information possible sur les mouvements et le nombre des troupes alliées. Comme il était le soldat avec le rang le plus haut, Frank fut interrogé en premier. Il resta debout pendant qu'un capitaine allemand qui

parlait l'anglais le bombardait de questions, mais ne reçut que son nom, son rang et son numéro de matricule en retour. Même quand le capitaine commença à lui donner des coups dans le visage et la nuque avec le dos de sa main, Frank ne donna que son nom, son rang et son numéro de matricule. Le capitaine devint de plus en plus frustré jusqu'à ce que finalement il tira son pistolet de son étui et jappa des ordres. Trois soldats allemands s'emparèrent de Frank et le tirèrent de la grange pendant que le capitaine continuait à crier de fureur. Frank ne comprenait pas du tout ce que l'officier allemand disait, mais quand les soldats le conduisirent derrière la grange, il se rendit compte soudainement de ce qui se passait. Il fut sur le point d'être exécuté. Dans la nuit froide et enneigée, Frank s'arma de courage pour ce qui était sûr d'arriver; il accepta son destin sachant qu'il n'y avait rien qu'il pouvait faire. Quand on le poussa vers l'endroit où sa vie devait se terminer, un des soldats allemands, apparemment le plus âgé du trio, se pencha vers Frank et lui murmura à l'oreille en mauvais Anglais: «No shoot.» Bien que Frank fut stupéfait dans sa peur, il risqua un regard dans le visage grisâtre et sali par la bataille du soldat allemand et y aperçut une expression rassurante. La peur de Frank s'évapora vite, et son estomac se dénoua. Tout d'un coup il savait qu'il s'agissait juste d'une ruse destinée à faire parler les autres POWs. Mais personne ne parlait.

Frank allait passer les deux mois suivants comme prisonnier de guerre. Il se retrouvait dans trois camps de PG en Europe, et finalement dans un camp en Pologne. À ce moment, l'armée allemande était de nouveau sur la défensive. Son avance à travers l'Europe avait été arrêtée par l'héroïsme et la ténacité des forces alliées. Le camp PG de Frank finit par être libéré par l'armée russe qui avançait sur les Allemands de l'Est. Pour Frank, cela signifiait la fin de la guerre, mais pendant ses deux mois comme prisonnier de guerre et également pendant les années à suivre remplies de tourments et de cauchemars, une question le poursuivait: y avait-il quelque chose qu'il aurait pu faire différemment pour éviter la capture et la mort de ses deux hommes?

Maintenant, après son retour dans cette forêt, Frank se rendit compte que rien n'aurait pu changer les événements de ce jour. Lui et ses hommes avaient tout simplement eu de la malchance. Malgré leur entraînement et leur prudence, la forêt avait été trop envahie de végétation, le brouillard trop épais, la neige trop abondante et les Allemands trop bien cachés dans leurs tenues de combat blanches. Il n'y avait pas eu moyen pour les soldats américains de les éviter.

Après plus que 30 ans, Frank avait finalement sa réponse. Il respira à fond, et l'air humide de la soirée remplit ses poumons. Il voyait tout de manière différente en ce moment. Tout dans sa mémoire était beaucoup plus clair. Il scanna ses alentours de nouveau. «Bon sang, c'est un miracle qu'on soit arrivé aussi loin.»

C'était de nouveau un homme debout, les mains serrées en poings enterrées dans les poches de sa veste. Le soleil fit de son mieux pour disperser les nuages d'acier. Frank respira profondément encore une fois, puis lentement, mais avec un air décidé, il posa un dernier regard sur les collines boisées. En regardant au-delà des arbres, il sentit ses yeux se remplir de larmes. Il baissa la tête pour quelques instants pour penser à la guerre et surtout aux amis qui n'avaient jamais réussi à sortir de ces bois. «Quel gaspillage,» il murmura et éclaircit sa voix. Encore une fois il respira à fond, puis il se retourna et se promena vers la voiture le long des quelques centaines de mètres de chemin forestier saturé par la pluie, un de plusieurs qui traversaient la forêt. Quand il quitta les arbres, il aperçut sa voiture de location bleu foncé stationnée au bord de la route, tout comme il l'avait quittée quelques heures plus tôt. Il n'avait pas un itinéraire fixe, mais il savait où il voulait aller et ce qu'il voulait voir en retraçant ses pas d'il y avait plus que 30 ans. Dans une semaine, il allait conduire à l'aéroport de Frankfurt pour retourner chez lui, mais entretemps il avait ces quelques jours pour revivre la guerre, et cela l'arrangeait. Demain il conduirait en Allemagne pour visiter le premier camp où il avait été détenu comme PG. Mais ce soir ce serait Wiltz. Dans son vécu, sa corvée comme PG avait commencé là quand lui et ses hommes avaient reçu l'ordre de tenir la ville à tout prix. En plus, Wiltz était la ville la plus proche où il était sûr de trouver un hôtel pour la nuit.

Il se plia donc dans la petite voiture européenne et rigola tout seul de sa distraction. En fait il avait laissé les clés dans le contact, mais au moins il n'avait pas verrouillé les portes. Il démarra et tourna la voiture prudemment sur le chemin forestier pour aller vers l'est. Quelques minutes plus tard, il prenait un virage quand il aperçût le panneau indiquant 'Wiltz' à 6 km.